

Le revenant de 1803

Autor(en): **V.F.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **41 (1903)**

Heft 16

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-200070>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VÖGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Gerbe, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50 ; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER : Un an, fr. 7,30.

Les abonnements de tent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Les personnes qui prendront un nouvel abonnement dès le 1^{er} avril recevront gratuitement la collection des numéros du CONTEUR parus depuis le 1^{er} janvier.

BUREAU DU CONTEUR VAUDOIS

Ruelle Saint-François (maison de l'imprimerie Vincent).

Il y a cinq ans.



— On est tout de même bons amis —
— Ja freili! —

Reproduction du transparent qui, le 24 janvier 1898,
décorait le Bureau du CONTEUR VAUDOIS.

Le revenant de 1803.

A la Cathédrale, mardi, après la cérémonie patriotique. Le public s'est retiré, avec les magistrats, les fanfares et les choristes. Cependant la vaste nef n'est pas encore redevenue tout à fait déserte. Deux ou trois ombres glissent le long des bas-côtés ; et, au tintamarre des chœurs, de l'orgue et des cuivres n'a pas encore succédé le silence sépulcral des églises vides. Tout l'édifice vibre d'une musique très douce. Il redit tout bas les dernières strophes de la *Cantate* de M. Dénéréaz :

Et des bords du lac argenté
Jusqu'au sommet de l'alpe grise
Montera, par tous répété,
Ce cri du cœur, notre devise :
Patrie et liberté !

« Patrie, Liberté... Liberté, Patrie ! » fredonnent, comme mille petites voix qui se répondent, les colonnettes, les chapiteaux, les fines nervures des ogives, les arcs, les rosaces, les volutes, les trèfles, les niches et les corniches. « Patrie, Liberté ! chuchotent les hauts piliers, la voûte, les vieux vitraux aux teintes d'or et de feu, le bois sonore des stalles ajourées, les portes, les dalles, les tombes des évêques croisés et mitrés. « Liberté... Patrie ! » C'est un bruissement de menues ondes chantantes qui va s'affaiblissant de plus en plus, telles

sur la grève de nos lacs les caresses légères du flot par une belle journée d'été.

Combien de temps durèrent ces harmonies expirantes ? Je ne sais. Elles n'avaient pas encore cessé lorsque je vis, comme je vois le papier sur lequel je trace ces lignes, un personnage vêtu de gris surgir du sol et s'élever tout droit dans l'air, à la hauteur de la galerie la plus élevée, comme s'il eût été tiré du haut de la voûte par quelque ficelle. Si vous ne croyez, lecteur, à cette étrange apparition, je ne m'en soucie ; mais, comme dit Rabelais, un homme de bien, un homme de bon sens croit toujours ce qu'on lui dit et ce qu'il trouve par écrit.

Arrivé à la galerie, mon homme fantastique en enjamba la balustrade, s'approcha d'un particulier demeuré seul là-haut après le concert et lui tendit la main en s'écriant : « Liberté et patrie ! » L'autre écarquillait ses yeux et semblait pétrifié. « Liberté et patrie ! » répéta le fantôme d'une voix tonnante. Quel diable de mystère était-ce là ? Quoique peu porté à croire aux esprits, je vous avoue que je fus intrigué plus que je ne puis dire. L'escalier tournant de la tourelle à l'occident du porche des Apôtres était à deux pas de moi ; je m'y élançai, grimpant les marches deux à deux, et cinq minutes plus tard je me trouvais sur la galerie d'en haut, à quelques pas des deux personnages.

— Mais enfin, me direz-vous qui vous êtes ? balbutiait l'individu tout à l'heure solitaire.

— Rassurez-vous, citoyen, répondit l'apparition, je suis un obscur député du Grand Conseil de 1803, et ne vous veux aucun mal. Je dormais depuis trois quarts de siècle, quand la furieuse canonnade de ce matin me réveilla. Une foule enrubannée de vert et de blanc emplissait les rues montant à la Cité ; je la suivis et pénétrai avec elle dans la Cathédrale. Il ne me fallut pas longtemps pour comprendre que le canton de Vaud célébrait son centenaire...

— Vous avez été... vous êtes un des patriotes qui nous émancipèrent... Est-ce à l'esprit de monsieur Monod ou de monsieur Pidou que j'ai l'honneur de parler ?

— Couvrez-vous, citoyen... Non, vous ne voyez devant vous ni Pidou, ni Monod, ni Laharpe, ni Muret, ni aucun de nos grands libérateurs, mais l'ombre d'un modeste patriote, Benjamin Bolomey, de Lutry... Pourquoi des Vaudois d'il y a cent ans, le destin m'appelle-t-il seul à revoir mon beau pays et à pousser avec vous le cri qui nous rallie depuis le 14 avril 1803 : Liberté et Patrie ? Je ne sais, et vous me voyez aussi étonné que vous-même, étonné mais ravi : les hymnes d'allégresse du peuple en fête, les discours de vos orateurs, tout chantait la patrie libre, heureuse et forte... Mais je vais rentrer bientôt sans doute dans le monde des âmes, laissez-moi vous poser vite deux ou trois questions.

— Je tâcherai d'y répondre de mon mieux, noble fondateur de notre canton.

— Appelez-moi *compatriote*, ce sera moins long, et dites-moi pour commencer comment vous vivez maintenant avec Berne.

— Dans les meilleurs termes.
— Bien. Et la situation de la Suisse quelle est-elle ?
— Très réjouissante.
— Vous n'avez pas eu de guerre ?
— Contre l'étranger, aucune, malgré quelques menaces. A l'intérieur, une seule fois, en 48 ; mais ce fut une de ces crises qui retrempe plus qu'elles n'éprouvent.
— Pas de famines ?
— Plus depuis celles de 1816, grâce aux chemins de fer.

— Les chemins de fer !
— Oui, compatriote Bolomey, des convois d'un grand nombre de voitures qui, grâce à la puissance de la vapeur, roulent d'un pays à l'autre, à toute vitesse, sur deux rubans d'acier... Cette trainée de nuages blancs que vous pouvez distinguer en ce moment dans la direction de Morges est la fumée vomie par la machine à laquelle est attelée un de ces convois.

— Je vois très bien votre fumée et la machine et dix, douze, treize, quatorze voitures qui glissent à sa suite derrière une lignée de peupliers... C'est merveilleux... Mais, dites-moi, qu'est-ce que cette carriole jaune qui roule sur ce pont, entre Saint-Laurent et Saint-François ? Elle ne fume pas celle-là.

— C'est une voiture de ce que nous appelons tramway, et que fait marcher le fluide électrique, au moyen de ces fils de métal qui forment un réseau au-dessus des rues. Ce même fluide, nous l'employons à éclairer nos voies publiques et nos maisons. Il nous permet aussi de transmettre en quelques secondes un message d'un bout du monde à l'autre, et même de converser avec un interlocuteur éloigné de plusieurs centaines de lieues.

— Votre figure respectable me dit que vous ne cherchez pas à me mystifier, mais je ne comprends rien à vos inventions... A jouer ainsi avec le feu du ciel, ne vous arrive-t-il pas de vous brûler les doigts ?

— Quelquefois, et c'est même toute notre personne qui brûle ; mais, ainsi qu'à la patrie, il faut au progrès ses victimes.

— Les vies humaines sont précieuses, citoyen, ménagez-les... Encore une question : la vigne, comment va-t-elle ?

— Plutôt mal que bien. Tous les maux de l'enfer s'acharnent sur elle : les champignons, les vers, les papillons, et surtout un maudit insecte, appelé phylloxéra, qui nous oblige à arracher nos souches et à les remplacer par des plants d'Amérique.

— Lutry est atteint aussi ?

— Hélas ?

— Voilà de bien affligeantes nouvelles. Mais dites-moi que le vigneron n'est pas encore désespéré.

— Il lutte, au contraire, avec le plus héroïque courage, et tout nous donne à penser qu'il sera finalement victorieux.

— Brave vigneron, je le reconnais bien là !... Vous me croirez si vous voulez, citoyen, mais je renoncerais volontiers à être un esprit pour partager avec lui un demi-pot.

L'ombre de Benjamin Bolomey avait à peine

proféré ces mots qu'elle s'évanouit. Celui avec qui elle s'était entretenue disparut à son tour, descendant l'étroit escalier avec une telle vélocité que je ne pus le rejoindre. Mais je le retrouverai bien, et comme je ne voudrais pour rien au monde passer pour un faiseur de contes bleus, je le prierai d'attester la véracité de ce récit.

V. F.

La beauté des Vaudaises.

Nous avons donné, dans notre numéro de samedi, quelques extraits du « Canton de Vaud », de Juste Olivier. Voici encore, du même auteur un portrait de la Vaudoise, où se reconnaîtront, sans doute, nombre de nos lectrices.

Il y a un type de beauté suisse vulgairement célèbre, mais qui eût mérité de le devenir autrement. Peut-être plus rare dans l'Helvétie romane que dans certaines vallées des cantons allemands, il s'y montre en revanche plus fin et plus distingué. A Clarens, par exemple, dans cette patrie idéale de la Nouvelle Héloïse, il est en réalité telle figure de femme qui serait digne du pinceau d'un grand peintre. David, poussé un instant sur ces bords par l'exil, fut extrêmement frappé de ce type, il exprima même le regret de ne l'avoir pas connu plus tôt : nous tenons le fait d'un de ses anciens élèves qui, l'ayant accueilli à son passage, se trouvait là avec lui. Le front, l'arcade sourcilière et le nez sont d'un dessin remarquablement noble et pur : le caractère général, surtout chez les femmes, est celui d'un trait ferme et fin tout ensemble, sans rien de petit ni de chiffonné, ni de trop large et de trop rustiquement épanoui. Plus loin, sur les premiers versants de la vallée du Rhône, les figures sont déjà à moitié italiennes ; et sur le plateau intérieur, entre Vevey et Fribourg, on rencontre parfois de jeunes paysannes, dont le visage, outre une singulière finesse de teint, due à un air us frais, a l'ovale de celui d'une madone.

JUSTE OLIVIER.
(Luzé Léonard).

Gare l'omelette !

- » La Société de tir de Villars-sous-Yens, li- sait-on dans le *Courrier de la Côte*, vient de prendre une décision qui fera sensation dans le monde des tireurs.
- » On avait déjà le tir au sanglier, le tir au canard, le tir au pigeon, le tir à l'oiseau ; on aura désormais le tir à l'œuf.
- » Une cible à répartition avec au centre une mouche ovoïdale de la grandeur d'un œuf ordinaire, puis un petit rond pour représenter le jaune, et c'est tout.
- » Toutes les balles dans la mouche recevront une prime de 12 œufs ; celles dans le jaune une prime double. Les primes seront délivrées séance tenante, et mangées toutes chaudes... si le mangeur est en appétit.
- » Cette innovation a conquis la faveur des tireurs. Le comité a reçu tant d'adhésions qu'il se voit forcé de doubler le nombre des cibles.
- » M. Guibert, négociant, chargé de la four-niture des primes, a mis à contribution toutes les pondeuses des bords de la Promen- thouse aux rives de la Venoge.
- » Le tir à l'œuf du lundi de Pâques, à Vil- lars-sous Yens, sera une attraction pour les amateurs de tir et... d'omelettes ! Il y aura en outre des cibles à prix et à répartitions. »

L'idée était originale. Après tout, pourquoi ne tirerait-on pas aussi bien sur des œufs que sur autre chose.

Il paraît que les dames surtout ont beau- coup applaudi à cette innovation.

Savez-vous pourquoi ?

Elles y ont immédiatement vu un moyen d'assurer la sobriété de leurs époux.

N'est-ce pas, « qui dit tir, dit chique », liba- tions, si vous aimez mieux. Dans un tir, on boit à tout propos : on boit pour célébrer ses succès ; on boit pour oublier sa déveine. Au retour, il est bien peu de tireurs, même d'en- tre les meilleurs, qui aillent droit au but et, le plus souvent, la fête se termine par un petit orage conjugal.

Avec le tir à l'œuf, rien de tout cela.

— Tu sais, au moins, Frédéri, recommande l'épouse à son mari, j'espère que tu vas te dis- tinguer et que tu vas revenir avec des œufs plein tes poches, et pi des frais. Y ne s'agit pas d'aller t'émêcher, pour faire une omelette dans tes habits du dimanche. Oh ! tu sais, je ça ver- rai tout de suite, et gâ...

C'est qu'il n'est pas question d'appeler à soi les murs, quand on a les poches bourrées d'œufs frais. Il s'agit de marcher droit, au beau milieu de la route, de ne point trébucher ; sans ça, gare l'omelette !

Aussi, le tir de Villars-sous-Yens fut-il un tir modèle, comme on en vit bien peu dans notre pays. Et gai, tout de même. Ah ! pour- tant, il y avait le cantinier, qui n'était pas con- tent : « Je n'aime rien ces tirs à l'œuf, marmo- tait-il ; c'est bon pour Guibert, mais, pour nous autres, ça ne vaut pas le diable. »

On entendait de curieux propos :

— Bravo ! Sami, tu as mis dans le jaune ; tu as les deux douzaines. On va ça arroser, hein !

— Y a rien de fait. J'ai promis à la bour- geoise de rentrer franc. Y n'est pas question d'épêcler ces œufs dans mes poches. Non,... non,... c'est bon, on outro iadzo !

— Allein, fais pas le gniagniou, sais-tu pas laisser tes œufs ici ; la Fanchette viendra les prendre demain avec un panier.

— C'est inutile, que je te dis ; je bois pas.

L'introduction du tir à l'œuf va changer la face du canton de Vaud.

La Dîme.

La Dîme, de M. René Morax, vient d'être jouée trois fois à Mézières avec un succès grandissant. Demain dimanche, à 2 heures, a lieu une nouvelle représentation. En attendant de revenir sur cette œuvre, qui est un joyau d'art dramatique populaire, nous ne pouvons qu'engager chaudement les lecteurs du *Con- teur vaudois*, pour qui elle semble avoir été écrite tout spécialement, à se rendre à Méziè- res et à voir avec quel soin la pièce a été mon- tée et avec quelle maîtrise elle est donnée.

Le saint de Moudon.

Gaudard de Chavannes met sur le compte de la ville de Moudon l'historiette suivante, dont nous ne garantissons pas l'authenticité :

« Les gens de Moudon furent les derniers qui se décidèrent à embrasser la réformation, en rechignant, regrettant fort leur saint de bois doré, tout neuf, qui leur avait beaucoup coûté et qui devenait inutile par leur changement ; ils le revendirent, à quelques écus de perte, à une paroisse du canton de Fribourg, sous la réserve expresse qu'ils pourraient le racheter au même prix, dans l'espace de dix ans, au cas qu'ils vinssent à reprendre leur ancienne religion. »

Tsanson dâo Ceinténêro.

(Su l'air dè : *Roulez tambour's*.)

Allein, Vaudois, laissi voutrè z'ovradzo,
Tsampâ la bessa, la lotta, lo fochâo !
No faut tsantâ dè tieu et dè corâdzo,
Et que pertot tsacon sai bin dzoïâo !

Kâ hoai, lè grand anniverséro,
Po lè Vaudois, po lo canton,
Fêteint pertot cé ceinténêro
Du Lavey tantqu'à Romairon ! } bis.

Kâ, y'a ceint ans que dein la pourra Suisse,
Tot allavè dè travai, dè guingoué,
On ne vèyâ pertot què la melice,
Dâi contingents traci decé delé.
Dein cauquîs cantons sè tsapliâvant
Po dè nièzes dè rein dâo tot,
Clliâo dè la Diêta ma fai ne poivant
Cein fèrè bôtsi d'on coup pertot ! } bis.

Que fasions-no avoué noutra barquetta !
Hôla ! n'arions petètrè tsaveri !
Se s'ètà pas trovâ su la liquietta
Dâi citoyens qu'ont gravâ lo dandzi !
Honneu à vo, Pidou, La Harpe,
Respet por vo, Monod, Muret,
Vo z'âi bin su menâ la barque,
Po clliâ grant'oura, cé mourdzet ! } bis.

Dâo Grand Conset, la premir'assembleiâie
Fe convoquâie lo quatorze, âo tsaté ;
L'ont décréât dein clliâ granta tenâbilia
Noutra dévise : Patrie et liberté.
Lè ballès couleu verd'et bliaintse
Brelîront su noutr'ètiisson,
Po marqua dè l'indépendance
D'on bio payi, noutron canton ! } bis.

Allietteint hoai ti clliâ balla cocarda,
Que tsacon l'aussè âo collet dè l'habit !
Pu no faut pas manqué à la pararda,
Dein cé bio dzo faut sè bin diverti !
Quand n'oureint lè débordenaïes
Dâi canons et dâi gros mortai,
No faut tsantâ : Vivent lès z'annaïes } bis.
Mille houit ceint et dize no ceint trait !

Faut qu'à l'hotè, la fenna mettè couaire
On bon fricot, on jambon dè dèrrai,
Kâ, dein cé dzo, faut pas que l'aussè poaire
Dè mett'r'avau on pou son ratalai !
Et dè creinte de n'estrivière,
La né, s'on reintrè on petit coup,
On lâi dit : « L'est lo Ceinténêre, } bis.
Ma pourra fenna, que vâo-tou ! »

Gens de la dernière heure.

Eh bien, la voici passée, cette fête du 14. La voici passée, et de partout nous en arrivent de joyeux échos. On s'est réjoui sur toute la ligne : de la montagne à la plaine, de la cam- pagne à la ville, de la chaumière au château. Le 14 avril 1903, anniversaire séculaire de notre indépendance, annes d'inoubliables sou- venirs. A la capitale, toutes les maisons étaient pavoisées.

Et l'on ne s'attendait guère à cet enthousiasme. Les pronostics étaient plutôt déce- vants. A les entendre, les Lausannois ne vou- laient rien faire. « Aussi, disaient-ils, on ne sait pas à quoi s'en tenir. La vraie fête, est-ce le 14 avril ou au mois de juillet ? Tè bourlé ! si on en sait quelque chose : les uns disent ceci, les autres cela. Puisque c'est ainsi, nous ne bougeons pas. »

Lorsqu'on leur disait : La fête est au 14 avril et au mois de juillet ; il y en a deux :

— Deux ?... Alors... Et pourquoi ?

— Parce qu'il y en a deux.

— Tout de même également, quelle drôle d'idée. Oh bien, puisque c'est comme ça, on verra ce qu'on fera.

Bref, tout a bien marché le 14 avril. Il en sera de même au mois de juillet, on peut le prévoir.

Il ne faut donc jamais désespérer de nous. La dernière heure est l'heure des Vaudois.

Il n'empêche que pour les personnes qui chez nous assument la tâche d'organiser quel- que chose, cette fâcheuse disposition de notre